

LE SIEGE DE SAINT-SÉBASTIEN

1813

CHAPITRE 1^{er}

PRELIMINAIRES

Un plan de Saint-Sébastien en 1813.—La ville avant le siège.—Sa situation.—Coup d'œil historique.—Faiblesse des fortifications.—L'enceinte.—Le pont de terre.—Les rues.—Les édifices.—Dénuement de la place au moment de la retraite de l'armée française.—Le roi Joseph envoie le général Rey avec la garnison de Burgos.—Le général renvoie les bouches inutiles.—Lettre du général Foy.—Il visite Saint-Sébastien.—Arrivée des troupes alliées.—Première attaque.

Trois grandes actions de guerre ont terminé les campagnes mémorables des armées Françaises en Espagne. Les sièges de St-Sébastien, de Pampelune et le blocus de Bayonne, couronnèrent, d'une manière triomphante, les hauts faits de nos soldats et firent voir aux alliés combien ils étaient encore redoutables, quoique leurs généraux se fussent montrés si au-dessous d'eux-mêmes pendant les dernières années de l'épopée impériale.

La ville de St-Sébastien qui a péri toute entière à la suite d'un siège fameux dans l'histoire, a eu son aspect tellement changé depuis cette époque, qu'il nous paraît nécessaire de la décrire avec quelque détail, au moment même où elle fut attaquée par les armées alliées.

Un coup de œil jeté sur un plan daté de 1813, et publié il y

a peu de temps, nous fait bientôt comprendre que la ville de St-Sébastien a occupé de tout temps la même situation topographique, sauf cette extraordinaire augmentation et cette élégance moderne qui en font la plus jolie ville du golfe Cantabrique. Les rues n'avaient peut-être pas la même régularité qu'après l'incendie et la reconstruction, mais leur nombre et leurs noms étaient les mêmes qu'après la reconstruction et subsistèrent jusqu'en 1863.

La ville était bâtie au pied du mont Urgull, sur une presqu'île, formée d'un côté par la mer du golfe et de l'autre par l'embouchure de la petite rivière de l'Urumea. La baie fermée à l'ouest par le mont Igueldo, avait douze cents mètres environ d'ouverture, et des bâtiments de commerce pouvaient y mouiller, ainsi que des navires de guerre de petites dimensions. La passe était défendue par l'île de Sainte-Claire qui commandait avantageusement l'entrée du port.

Saint-Sébastien considérée comme place de guerre avait toujours joué un rôle important dans l'histoire militaire du pays. Don Sancho le Fort avait construit, au XXI^e siècle, une forteresse sur le mont Urgull, encore aujourd'hui appelée château de la Mota; les rois Alonso VIII et XI, Ferdinand IV, Henri II et III, Jean I^{er} et Jean II, et surtout les rois Catholiques attachaient à sa conservation, et, ne cessèrent d'augmenter et d'améliorer sa situation.

En 1813, sa fortification était de celles que l'on nommait irrégulière, c'est-à-dire qu'on y trouvait un mélange et des vestiges de tous les siècles antérieurs. Le front du midi était protégé par la grande muraille royale de 32 pieds d'épaisseur, et d'une grande hauteur, couverte par des fossés que l'on disait être d'un abord très difficile. La majeure partie de cette fortification avait été élevée sur les plans du grand ingénieur espagnol Pedro Navarro, c'est-à-dire de 1516 à 1542. Les officiers français du génie qui furent chargés de la mettre en état de défense, n'en furent pas aussi contents.

A marée haute, disent-ils, la ville baignée sur ses flancs, n'est accessible que par l'ithisme, où elle est couverte par un front bastionné d'un grand relief, renforcé au centre par un bastion casematé ou cavalier, et flanqué par des demi-bastions placés à

chaque extrémité. Un ouvrage à cornes régulier était devant ce front et le couvrait complètement. Malheureusement la plus grande portée donnée à l'artillerie, faisait que ces ouvrages étaient plongés et vus de toutes les hauteurs environnantes. Le reste de l'enceinte était formé d'un mur fort élevé de huit pieds d'épaisseur, couronné d'un chemin de ronde avec un petit mur d'appui. Sur le front de l'est, dit de la Zurriola, cette muraille était vue entièrement des pentes des monts Uliá et des dunes qui s'étendaient sur la rive droite de l'Urumea. «Elle n'est flanquée dans cette partie que par le petit bastion Saint-Telmo, et par les deux mauvaises tours de los Hornos et l'Amezqueta. Une mer profonde et les escarpements du mont Urgull achèvent de couvrir la ville du côté du Nord. Le château de la Mota, qui sert de réduit à la ville, s'élève au sommet du mont Urgull, à cent trente mètres au-dessus du niveau de la mer; on y arrive par les rampes de Saint-Telmo et de Santa-María. Ce château consiste seulement, en un donjon fort étroit, ayant à sa droite la batterie de la Reine, et à sa gauche celle du Mirador, toutes deux formant, sur la crête de la montagne, une ligne de défense du côté de la ville. En raison de leur grand commandement, ces ouvrages peuvent battre par dessus la ville tout le terrain de la presqu'île. D'autres batteries se trouvent encore ça et là sur la pente de la montagne pour la défense de la rade et du port.¹

Les rues qui se coupaient presque toutes à angle droit étaient au nombre de vingt-une, parmi lesquelles nous citerons les rues Santa-Maria, San-Vicente, Puyuelo, Pozo, del Cuartel, Mayor, San-Jerónimo, etc. Les places principales étaient les places Neuve et Vieille.

Comme édifices on pouvait remarquer l'église paroissiale de Santa-María qui, datant de 1014, fut brûlée en 1278 et réédifiée de 1743 à 1764, et l'église de San Vicente. Le splendide couvent de Saint-Telmo, fondé par Alphonse de Idiaquez, près du château et le couvent de Sainte Thérèse. Hors des murailles on voyait l'église de Saint-Sébastien, le couvent des religieuses de Santo-Domingo et le monastère de San-Bartolomé qui devait tenir une si grande place dans l'histoire du siège. Comme édifices civils,

(1) Appartenant à ma collection.

nous citerons la Casa Consistorial ou Hôtel-de-Ville, qui avait été construit sous Philippe V et sur les plans du célèbre ingénieur Hércules Torrelli, des hôpitaux, des halles, des marchés publics, qui allaient être bientôt réduits en cendres.

La ville de Saint-Sébastien, au moment de la retraite de l'armée française, se trouvait dans le plus complet dénuement, presque toute son artillerie en avait été enlevée et avait servi aux sièges de Ciudad-Rodrigo et d'Alméida, ou bien à l'armement de Santoña et de Castro-Urdiales. Deux jours seulement avant la bataille de Vitoria, c'est-à-dire le 19 juin, le roi Joseph, comprenant quelle était l'importance de cette place, située sur les derrières de l'armée, y avait envoyé le général Rey avec la garnison de Burgos et quelques soldats blessés ou fatigués. Saint-Sébastien était remplie de réfugiés espagnols fuyant la fureur de leurs compatriotes, et parmi lesquels on pouvait remarquer quelques ministres et la plupart des officiers du roi Joseph. Leur nombre en était si grand, que la population de la ville, qui était ordinairement de huit mille quatre cents habitants, s'en trouva tout à coup doublée. Le général Rey fut effrayé par cette quantité de bouches inutiles. Il se décida à les renvoyer de la place dont ils n'allaient pas tarder à dévorer les maigres ressources, et une lettre du général Foy, qui lui parvint le 26 à une heure du matin, le confirma dans sa résolution. Ce dernier s'exprimait ainsi :

«Général, je ne puis espérer de conserver longtemps ma position; je me bats depuis trois jours contre des forces trop supérieures, ayant devant moi le général Graham avec trois divisions anglaises, deux divisions espagnoles et une brigade portugaise. Je pense opérer ce matin ou dans la journée ma retraite sur Ernani, où je ne tiendrai pas. Votre place va donc être livrée à ses propres ressources; prenez vos mesures en conséquence.»

M. E. DUCÉRÉ.

(A suivre)



LE SIEGE DE SAINT-SÉBASTIEN

(SUITE)

La détermination du général fut bientôt prise; avant toute chose, il fallait faire évacuer toute cette population flottante; protégés par une faible escorte, les réfugiés se mirent en route vers Irun, pendant que les gens de distinction s'embarquaient sur de petits bâtiments ou des bateaux de pêche; les deux convois eurent l'heureuse fortune d'arriver en France sans encombre.

Après une visite faite par le général Foy à St-Sébastien, et au cours de laquelle il examina avec attention les ressources de la place, le dernier détachement qui était destiné à sa défense, fit son entrée le 28, pendant que le général et sa division se retirait sur Irun. Vers deux heures de l'après-midi, le général Mendizabal, à la tête de près de 8.000 hommes de troupes espagnoles, bloqua la ville du côté de la terre. Mais grâce à l'activité du capitaine de frégate Depoge, qui commandait plusieurs trincadoures armés en guerre, on put encore communiquer par mer avec St-Jean-de-Luz et les ports de France et en recevoir quelques munitions.

Cependant la situation de St-Sébastien était très précaire, les soldats ne pouvaient profiter d'autres abris voutés que ceux du cavalier, de la courtine, du pont de terre et des casemates en assez mauvais état dans les bastions de Saint-Jacques et de Saint-Jean. Le chef de bataillon Pinot, qui commandait le génie, avait fait un rapport alarmant au ministre de la guerre, dans lequel

il lui disait que tout était à créer et qu'il manquait à la fois d'ouvriers et d'argent. La seule fontaine qui existait alors était alimentée par un aqueduc captant les eaux de l'Urumea à une lieue en amont de la ville, mais les conduites en avaient déjà été coupées par l'ennemi. Quant aux puits ils étaient presque hors de service et ne contenaient qu'une eau boueuse et très mauvaise. La ville était donc menacée de manquer d'eau dans un avenir prochain.

Nous avons déjà dit que la place avait été mise sous le commandement du général de brigade Emmanuel Rey, officier de la plus grande énergie et qui devait se couvrir de gloire pendant ce siège, en ne rendant la ville qu'à la dernière extrémité. De Songeon, adjudant-commandant, était chef de l'état-major. L'infanterie se composait de quelques petits détachements qui entrèrent à Saint-Sébastien plusieurs jours après sa mise en état de défense et de 2.673 hommes qui appartenaient à différents corps; parmi ces derniers, il faut citer: un bataillon du 1^{er} de ligne, un du 23^e, un du 34^e, un du 62^e et un des chasseurs de montagne. L'artillerie commandée par le chef de bataillon Biron formait 166 hommes avec 92 pièces de canon, dont une seule de 24. Le génie avait une compagnie de pionniers et une de sapeurs. L'effectif de la garnison s'élevait en tout à 3.185 hommes.

Aussitôt après l'apparition des troupes espagnoles devant la place, le général Rey fit occuper, par un bataillon, le couvent de Saint-Bartholomé qui était situé en tête de la presqu'île. Il voulait ainsi se donner le temps de raser les maisons et les couvents qui masquaient le front, et même de détruire les faubourgs ou barrios de Saint-Martin et de Sainte-Catherine desquels l'ennemi aurait pu avoir des vues dans la place. On envoya un détachement de 25 hommes dans l'île de Sainte-Claire, et ils se retranchèrent dans la chapelle qu'ils percèrent de meurtrières. Les deux citernes du château furent remplies par des femmes de St-Sébastien qui allaient puiser l'eau de l'Urumea dans des seaux en bois pour les monter au sommet du mont Urgull. Pour quiconque connaît la situation de cette citadelle, on doit concevoir quel travail pénible cela fut de monter et descendre sans cesse les degrés qui y conduisaient.

Le 28, les faubourgs de Saint-Martin et Sainte-Catherine fu-

rent incendiés. Le couvent de Saint-Francisco fut évacué et le pont de bois de l'Urumea brûlé. On monta une pièce de 4 dans le chocher du couvent de Saint-Bartholomé, des maisons furent crénelées et la route d'Ernani coupée en deux endroits. Le plateau fut occupé par une lunette en terre et des communications furent tracées. Le chemin couvert de la place fut palissadé, et les puits ayant été blindés, l'eau qu'on y recueillit devint un peu plus potable.

Le matériel d'artillerie qui ne comptait réellement que soixante bouches à feu, fut réparé, les plate-formes réparées, et bientôt il y eut 13 pièces et batterie sur le mont Urgull, 45 dans la place et 16 en réserve. Des traverses furent élevées sur la courtine et de petits magasins à poudre construits pour mettre les munitions à l'abri.

Le 29 au soir, les Espagnols de Mendizabal attaquèrent, en fortes colonnes, les hauteurs et le couvent de Saint-Batholomé, mais le bataillon du 22^e et celui du 62^e qui était en réserve, les repoussèrent avec une brillante charge à la baïonnette qui mit le désordre dans leurs rangs.

Le 1^{er} juillet 1813, la petite ville de Guetaria fut évacuée par le détachement français qui l'occupait encore et qui se composait de 250 chasseurs de montagne et de quelques soldats du 119^e de ligne, qui parvinrent par mer à St-Sébastien où ils augmentèrent l'effectif de la garnison; cependant les Anglais reprochent au gouverneur de cette place d'avoir fait sauter le magasin à poudre, ce qui fit périr un grand nombre d'habitants. Le même jour, et pendant que l'ennemi s'emparait du port de Passages et faisait prisonnier un détachement de 130 hommes, un petit bâtiment venant de St-Jean-de-Luz débarqua à St-Sébastien le capitaine d'artillerie Hugon et une cinquantaine de canonniers.

Le 3 juillet, la frégate anglaise la *Surveillante*, une corvette, deux bricks et plus de quinze péniches armées, bloquèrent étroitement le port de St-Sébastien, qui fut privé de nouvelles. Ce fut alors que le général Rey résolut de faire une sortie pour aller aux renseignements. Trois colonnes formant en tout 1.100 hommes, appartenant aux 22^e, 62^e et aux chasseurs de montagne, ces derniers commandés par Mr. de Luppé, firent une sortie qui

donna les résultats que l'on proposait. On fit quelques prisonniers, et ce fut ainsi qu'on apprit que le corps de blocus était composé de huit bataillons espagnols, qu'Ernani était occupé par des troupes anglaises et portugaises, et que Longa débarquait à Passage un équipage de siège. Le 6 juillet, le commissaire des guerres, Robert, qui était parti plusieurs jours auparavant pour aller chercher des munitions, rentra avec quelques projectiles creux et un convoi de vivres assez important.

Enfin, après quelques tentatives de bombardement par les Espagnols de Mendizabal, les troupes anglo-portugaises, commandées par le lieutenant-général Sir T. Graham, parurent sous les murailles de Saint-Sébastien. Elles étaient formées de la cinquième division anglaise, d'une brigade allemande et d'une brigade portugaise, le tout se montant à environ 10.000 hommes. Les Espagnols cédaient aux Anglais la direction du siège et repartirent le 13, les uns pour aller porter des secours au blocus de Santoña, les autres pour renforcer la quatrième armée sur la Bidassoa.

«*L'armée de siège*, dit Napier, était composée de la 5^e division, commandée par le général Oswald, et des brigades portugaises détachées sous les ordres de J. Wilson et de Bradfort renforcées par des détachements de la 1^{re} division. Ainsi, en y comprenant les artilleurs et quelques marins, commandés par le lieutenant O'Reilly de la *Surveillante*, et cent sapeurs et mineurs réguliers, que l'on employait pour la première fois dans les guerres de la Péninsule, l'effectif de l'armée de blocus s'élevait à environ 10.000 hommes. L'artillerie dont on devait faire usage dans les attaques était nouvelle et avait été originairement destinée au siège de Burgos: elle consistait en quatorze pièces de fer de 24, six obusiers de 8 pouces, quatre caronades en fer de 48 livres, et quatre mortiers en fer de 10 pouces. On y ajouta six pièces de 24 tirées des vaisseaux et six pièces de 18 amenées par l'armée de Portugal, ce qui faisait en tout quarante bouches à feu, commandées par le colonel Dickson. La distance qui existait entre le port de Passage, où se trouvait le dépôt de siège, jusqu'aux collines sablonneuses des Chofres, était d'un mille et demi, par une très bonne route, et l'on avait jeté un pont de pontons sur l'Urumea au dessus des Chofres. Mais

de ce pont à la hauteur de Saint-Bartholomé, on avait à parcourir un intervalle de plus de cinq milles par un chemin détestable.

»Dans les premiers jours de juillet, la place avait été deux fois reconnue avec soin, par le major Smith, le même ingénieur qui avait défendu Tarifa avec tant d'habileté. Il proposa un projet d'attaque, basé sur la facilité qu'offrait la situation des hauteurs des Chofres pour y établir des batteries, lesquelles rempliraient le triple objet de détruire les flancs de la place, d'enfiler le front principal et de pratiquer une brèche, parce que les ouvrages se trouvaient également protégés par l'Urumea, excepté pendant les basses eaux. Des contre-batteries élevées sur la rive gauche de cette rivière étaient destinées à enfler la ligne de défense dans laquelle on devait ouvrir la brèche, et l'on ferait principalement usage des feux verticaux contre le château et ses ouvrages extérieurs. A l'appui de son projet, le major Smith citait l'exemple de la réduction du fort Bourbon dans les Indes Occidentales. En mettant ce projet d'attaque à exécution, on pouvait espérer de réduire Saint-Sébastien sans éprouver des pertes considérables. Lord Wellington y donna son approbation, quoiqu'il doutât de l'efficacité des feux verticaux, et il ordonna de commencer le siège. Après avoir lui-même reconnu la place en personne, il renouvela son approbation et donna des instructions en conséquence; mais on ne suivit ni le projet ni ses instructions. Ce siège, qui n'aurait dû être qu'un événement de guerre ordinaire, a obtenu une triste célébrité, et Lord Wellington a été injustement accusé d'avoir méprisé les préceptes des grands maîtres de l'art. Quelque important qu'il fut pour lui de gagner du temps, il ne pressa pas néanmoins l'ingénieur plus que les règles ne le permettaient. Il lui avait dit: «Prenez la place de la manière la plus prompte; mais sans rien compromettre par trop de précipitation.»

D'un autre côté, et selon les historiens anglais, Sir T. Graham, qui commandait en chef les troupes de siège, avait une intelligence très vive, mais peu portée à la réflexion; il abandonna quelquefois ses idées judicieuses et sages pour suivre les conseils de ceux qui l'entouraient et qui ne jugèrent pas aussi sainement que lui la situation.

Les travaux d'attaque commencèrent avec la plus grande activité. Dans la nuit du 11 au 12 juillet, l'assiégeant abrité par une haie très épaisse commença la construction de deux batteries. La première qui était destinée à battre en brèche le couvent de Saint-Bartholomé était armée de trois pièces de 24 et de deux de 18, la seconde qui était dirigée contre la lunette du cimetière était garnie de deux obusiers de 8 pouces. La nuit suivante, une batterie de quatre obusiers et de deux pièces de 24 fut élevée sur le mont Ulia de l'autre côté de l'Urumea. Elle était, destinée à prendre à revers le front de la place et à ruiner les défenses du château.

Le général Rey voyant qu'une attaque commençait à se dessiner du côté de l'Urumea, fit créneler toutes les maisons et pratiquer des coupures derrière les brèches. Toutes les rues furent coupées de traverses afin que la garnison put se retirer dans le château tout en défendant les rues pied à pied. Le 13, quatre autres batteries furent établies sur les Chofres, destinées à vingt pièces de gros calibre et quatre obusiers de 8 pouces. Ce fut alors que deux attaques furent décidées. Celle de la rive droite de l'Urumea fut donnée aux Portugais, Celle de la rive gauche à la 5^e division. Pendant la nuit, les batteries de l'attaque de gauche tirèrent à boulets ronges sur Saint-Bartholomé. Les assiégés répondirent aussitôt par un violent feu de mousqueterie, tandis que la ville tirait avec des pièces de gros calibre. Le canon de campagne que les Français avaient monté dans le clocher du couvent et qui avait un grand commandement, fit beaucoup de mal aux assiégeants.

La nuit suivante, les Anglais continuèrent leurs batteries et en construisirent une nouvelle, non loin d'un moulin en avant du couvent de San-Francisco. Une autre batterie armée de pièces de campagne devait prendre à revers la gorge du couvent et celle de la lunette.

A la pointe du jour les Alliés débouchèrent rapidement en trois colonnes. Mais ils furent partout reçus avec la plus grande vigueur et promptement repoussés. Le commandant Thomas, qui défendait le couvent avec quatre cents hommes du 34^e de ligne, fit une charge à la bayonnette si brillante que le terrain fut aussitôt couvert de morts et de blessés. Il parvint même

jusque dans les ouvrages ennemis. Les Français eurent huit hommes tués et 59 blessés, les Anglo-Portugais environ 150 morts.

Dans la nuit du 15 au 16 juillet, l'ennemi établit trois nouvelles batteries, et ouvrit un feu si violent contre le couvent de Saint-Bartholomé qu'il ne fut bientôt qu'un monceau de ruines. L'incendie qui avait été allumé par les boulets rouges le consuma dans sa plus grande partie, et il devint alors accessible aux colonnes d'assaut qui allaient être lancées contre lui. Mais le général Rey n'était pas homme à l'abandonner ainsi sans en faire chèrement payer la possession à l'ennemi. La pièce de 4 fut retirée et des fougasses préparées dans les murailles qui regardaient la place. La redoute du Rondeau fut achevée, et pour préparer une diversion, il fit sonder les gués de l'Urumea, afin de s'assurer s'il ne lui serait pas possible d'aller à marée basse attaquer les batteries ennemies situées de l'autre côté de la rivière. Mais les gués furent déclarés dangereux et les assiégés s'abstinrent de toute démonstration de ce côté.

M. E. DUCÉRÉ.

(A suivre)



LE SIEGE DE SAINT-SÉBASTIEN



(SUITE)

CHAPITRE II

ASSAUT ET PRISE DU COUVENT DE SAINT-BARTHOLOMÉ

Préparatifs pour l'assaut.—Formation des colonnes d'attaque—Dispositions des assiégés.—Attaque du couvent.—Les Anglais sont repoussés avec des pertes considérables.—Retour offensif.—Ils s'emparent des ruines du couvent.—Construction de nouvelles batteries.—Les assiégés mettent toutes leurs pièces en batterie.—Commencement d'attaque contre le corps de place.—Le général Rey refuse de recevoir un parlementaire.—Intensité du tir des assiégeants.—Ouverture d'une brèche.—Elle est reconnue praticable.

Les Alliés ne voulurent pas attendre l'effet des nouvelles batteries qui étaient en construction sur la rive droite de l'Urumea, et voyant que le couvent de Saint-Bartholomé était en ruines et dépourvu de défense, et désireux avant tout de refermer les Français dans l'étroite enceinte du corps de place, ils se décidèrent à tout préparer pour donner l'assaut. Deux colonnes d'attaque furent formées. Celle de droite était formée des détachements portugais de Wilson avec une compagnie légère du 9^e régiment anglais et trois compagnies des Ecossais royaux sous les ordres du général Hay, avait pour objectif la redoute du cimetière. La colonne de gauche, sous les ordres du général Bradfort, était formée de Portugais avec trois compagnies du 9^e régiment commandées par le colonel Cameron, devait assaillir le couvent de Saint-Bartholomé. Voici une relation très intéressante et très mouvementée de cet assaut émanant d'un témoin oculaire.

«Au jour, l'ennemi recommença à tirer contre le couvent de Saint-Bartholomé et la lunette du cimetière. Le gouverneur, s'attendant à un nouvel assaut, plaça un fort poste à la redoute du Rondeau, et une réserve de huit cents hommes au faubourg Saint-Martin avec les sapeurs et les pionniers, sous les ordres du chef de bataillon du génie Pinot. Le chef de bataillon Blancard, du 62^e, devait avec une partie de cette réserve appuyer la lunette du cimetière et surveiller les mouvements de l'ennemi le long de l'Urumea. Le chef de bataillon Desailly, du 22^e, avec l'autre partie, devait couvrir la droite du couvent de Saint-Bartholomé sur la route d'Ernani et sur la chaussée de la Antigua. La position menacée était elle-même défendue par quatre cents hommes, sous les ordres du chef de bataillon de Luppé.

»A midi et demi, l'ennemi ayant suspendu son tir, s'avança en trois colonnes, précédé d'une nuée de tirailleurs qui s'embusquèrent dans les broussailles. La colonne de droite attaqua la lunette du cimetière; mais, arrêtée sur la contrescarpe, elle resta longtemps exposée à notre feu. La colonne du centre, qui se portait contre le couvent, fut un moment arrêtée par un grand feu allumé sur les décombres de la brèche, et par une vive fusillade venant tant du couvent que des petites maisons crénelées sur la droite. La colonne de gauche parvint à s'emparer de ces maisons, et celle du centre put alors pénétrer dans le couvent. La colonne de gauche, continuant son mouvement, s'avança par la route d'Ernani dans le faubourg Saint-Martin; mais nos réserves s'avancèrent et rétablirent le combat. Le capitaine du génie Saint-George, à la tête d'un détachement de sapeurs, de grenadiers du 22^e et de quelques soldats du 34^e et du 62^e, s'élança sur l'ennemi, et rentra par la gorge dans le couvent, d'où il chassa les Anglais, qui y perdirent beaucoup de monde. En même temps, le capitaine du génie Montréal et le lieutenant Saint-Jeanne du 22^e, reprirent avec un détachement de voltigeurs, les maisons crénelées qui se trouvaient à notre droite, et la position se trouva ainsi réoccupée sur tout son front; mais ce succès ne fut pas de longue durée. L'ennemi ayant envoyé des troupes fraîches, s'empara de nouveau des maisons crénelées et du couvent, avant que nous eussions eu le temps de faire jouer les fougasses que nous avions préparées. Les défenseurs de la lunette du cimetière durent alors se retirer, ce qu'ils firent à temps, car une forte colonne de grenadiers ennemis marchait déjà sur le faubourg de Saint-Martin, pour nous couper le chemin de la ville. Les Anglais restés

maîtres du plateau de Saint-Bartholomé tentèrent même de nous chasser de la redoute du Rondeau, qu'ils assaillirent, soutenus par quelques pièces de campagne. Mais leurs efforts vinrent s'y briser, car ils se retirèrent avec une perte considérable. Nos troupes rentrèrent dans la place, ne laissant qu'un poste de trente hommes dans la redoute du Rondeau, et quelques tirailleurs dans les maisons ruinées qui se trouvaient en avant.

»Cette affaire, qui dura quatre heures, et dans laquelle soixante pièces d'artillerie furent en jeu dans l'espace resserré de la presqu'île, présenta le tableau d'une grande bataille. Nous avons eu quarante hommes de tués et deux cents de blessés. Parmi les morts, se trouvèrent le capitaine du génie Montréal et la lieutenant des pionniers Dardas, le capitaine Douzon du 62^e et le lieutenant Saint-Jeanne du même régiment. Le chef de bataillon Pinot, commandant du génie, reçut à l'épaule une blessure grave qui le mit hors d'état de continuer son service. Le chef de bataillon Desailly, qui commandait la réserve, fut aussi blessé, ainsi que le capitaine Doat, aide-de-camp du gouverneur. Le capitaine Blot, du 62^e, et le lieutenant du génie Goblet, qui défendaient la lunette du cimetière se firent remarquer par leur bravoure et leur sang-froid. L'ennemi avait été obligé de mettre en ligne 6.000 hommes. Il resta longtemps exposé au feu de la place et ses pertes furent considérables.»

Les seules compagnies commandées par le colonel Cameron eurent sept officiers et soixante hommes tués et blessés. Quoique le résultat eut été atteint, on considéra que l'attaque avait eu lieu avec trop de précipitation, car la batterie qui avait été construite de l'autre côté de l'Urumea n'avait pas ouvert son feu.

Aussitôt que les Alliés furent en possession des ruines du couvent de Saint-Bartholomé, ils y construisirent un solide logement qui devait les préserver de tout retour offensif, et ils commencèrent la construction de deux nouvelles batteries de six pièces destinées à battre le front de terre. Sur la rive droite de l'Urumea, deux autres batteries armées de quatre caronades de 68 qui devaient lancer des projectiles creux derrière les brèches, et quatre mortiers de 10 pouces furent établis. Ce fut en voyant ces préparatifs faits pour le bombardement que les Français déployèrent la plus grande activité. Ils dépavèrent les rues, toutes les pièces qui tiraient à barbette furent enlevées. Des canons de 4 furent placés dans les tours de las Mezquitas et de los Hornos, et

on prépara des réservoirs sur un grand nombre de points afin de pouvoir éteindre les commencements d'incendie. Enfin, le 20, l'ennemi ayant achevé tous ses préparatifs commença à tirer sur la muraille sur laquelle il voulait pratiquer une brèche.

D'après Napier, le major Smith avait choisi le point de la muraille que le maréchal de Berwick avait attaqué près d'un siècle auparavant. Mais la courtine avait été solidement reconstruite, et le tir qui commença bientôt ne fut pas satisfaisant pendant la première journée. Malheureusement sir T. Graham, n'écouta pas l'ingénieur qui conduisait les travaux du siège, et qui voulait qu'on commençât par ruiner les ouvrages de la défense et il fit ouvrir une brèche dans la courtine du front de terre. Une tempête qui s'éleva tout-à-coup rendit incertain le tir de l'artillerie, pendant que plusieurs des pièces placées sur des affûts marins furent démontées par les assiégés.

Le 21, vers onze heures du matin, on envoya sommer le gouverneur d'avoir à se rendre, mais comme il ne voulut même pas recevoir le parlementaire, la canonnade recommença aussitôt avec fureur: un grand nombre des pièces des Français furent démontées, les affûts brisés et les canonnières blessés. Mais ils n'avaient pas perdu leur temps, et comme la muraille n'était pas encore écroulée, ils profitèrent du peu de protection qu'elle leur offrait pour tracer des coupures en arrière et y placer des bombes et des obus qu'on devait faire rouler sur les colonnes d'assaut.

«De leur côté, les assiégeants achevèrent la parallèle entreprise à travers l'isthme et qui, dans son trajet, rencontra l'ouverture d'un égout ayant quatre pieds de haut et trois de large, dans lequel passait l'aqueduc coupé par les Espagnols. Ce fut à travers ce dangereux passage que le lieutenant Reid, des ingénieurs, jeune officier plein de zèle et de bravoure, se traina en rampant jusqu'à la contrescarpe de l'ouvrage à cornes, et en ayant trouvé l'issue fermée par une porte, il revint sur ses pas sans avoir éprouvé le moindre accident. On plaça dans cet égout trente barils de poudre derrière lesquels on fit un épaulement en sacs à terre de huit pieds d'épaisseur, formant ainsi un globe de compression destiné à lancer, comme à travers un tube, une grande quantité de décombres par dessus la contrescarpe, de manière à combler l'étroit fossé de l'ouvrage à cornes».¹

(1) Napier.

Le 22, l'artillerie de l'assiégeant tirant rapidement et avec justesse, ouvrit une brèche entre les tours de los Hornos et de las Mezquitas. La muraille était abattue sur une longueur de cinquante mètres. Mais il existait, au bas de la courtine, une sorte de chaussée de 5 ou 6 mètres de hauteur, qui allait être, pour les assaillants, le plus sérieux obstacle. En quinze heures et demie de canonnade, les Alliés avaient tiré sur la place 3.500 boulets avec dix canons de 24, ce qui faisait à peu près 350 coups par pièce. Pendant la nuit du 22 au 23 juillet, quelques embarcations qui étaient arrivées de St-Jean-de-Luz, repartirent, emportant avec elles plusieurs blessés.

Le lendemain le tir recommença. Sur la demande du général Oswald on dirigea le feu sur une autre partie des murailles située entre la tour de los Hornos et le bastion Saint-Telme. Le général en chef croyait ainsi pouvoir tourner les coupures faites par les Français derrière la brèche principale. Le tir fut si bien dirigé et si actif, qu'à l'approche de la nuit, cette brèche était praticable sur un espace de plus de dix mètres. L'artillerie de la défense, presque toute entière démontée, ne pouvait répondre que très faiblement à cette multiplicité de feux. Pendant tout le temps que dura ce combat d'artillerie, une batterie anglaise écrasa la ville et le château, pendant qu'une autre tirait avec des projectiles creux qui faisaient les plus grands dégâts.¹ Comme les maisons qui étaient en arrière de la brèche étaient déjà en flammes, les assiégeants se décidèrent à donner l'assaut, et tout fut préparé pour emporter la ville rapidement.

M. E. DUCÈRE.

(A suivre)



(1) M. de Songeon qui était le chef de l'État-Major de Saint-Sébastien, dit dans son rapport:

«Ces projectiles nous firent beaucoup de mal. Il serait à désirer qu'on s'occupât, dans nos arsenaux, d'en confectionner de semblables. Quand nos obus ou boulets creux ne peuvent contenir que soixante ou soixante-dix balles, il paraîtrait ridicule d'assurer que ceux de l'ennemi en contiennent jusqu'à quatre cent onze si la vérification n'en avait été faite sur un obus de sept pouces quatre lignes. Mais cela ne surprendra pas, si l'on considère que l'épaisseur des boulets creux de l'ennemi n'est que de 6 lignes au plus.»

LE SIEGE DE SAINT-SÉBASTIEN



(SUITE)

CHAPITRE III

PREMIER ASSAUT

Bombardement de la ville.— L'incendie se déclare en plusieurs endroits.— Le général Rey prend ses précautions contre l'assaut.— Disposition de son artillerie.— Formation des colonnes d'attaque.— Rassemblement dans les tranchées.— Les troupes anglaises se précipitent à l'assaut.— Feu terrible des Français — Les assiégeants ne peuvent parvenir à couronner la brèche.— Pertes énormes.— Opinions des historiens anglais sur ce premier assaut.— Lord Wellington se rend à Saint-Sébastien.

Le feu des assiégés étant presque éteint, les mortiers de 10 pouces et les caronades de 68 furent braqués contre les défenses de la grande brèche et sur une estacade qui séparait la haute courtine du front de terre des ouvrages inférieurs du flanc sur lequel l'attaque était dirigée. Mais rendons la parole au témoin actif de cette terrible action. Le tableau qu'il en a tracé est vivant et digne de la plus sérieuse attention :

«Les maisons voisines de la brèche devinrent bientôt la proie des flammes qui, s'étendant avec rapidité, détruisirent une partie des défenses des assiégés et menaçaient la ville d'une entière destruction. On décida que l'assaut aurait lieu dans la matinée du jour suivant. Mais quand les troupes eurent été rassemblées dans les tranchées, l'incendie des maisons était devenu si violent, que l'on crut devoir différer l'attaque, et que les batteries recommencèrent leur feu, partie contre la seconde brèche, partie contre les défenses, partie enfin, pour fai-

re une troisième brèche dans la muraille, entre le demi-bastion Saint-Jean et la grande brèche.

»Pendant la nuit, le vigilant gouverneur, pensant qu'il ne tarderait pas à recevoir l'assaut, fit monter deux pièces de campagne sur le cavalier, au centre du front de terre, ouvrage qui, élevé de quinze pieds au-dessus des autres défenses, commandait la haute courtine. Les Français avaient, en outre, sur l'ouvrage à cornes, une pièce de campagne et deux canons dans le flanc casematé du cavalier. Deux autres pièces de campagne furent montées sur un retranchement qui, traversant le fossé du front de terre, batait les approches de la brèche principale; entre cette brèche et la troisième que l'on devait pratiquer, il y avait, sur la tour de las Mezquitas, une pièce de 24 qui flanquait l'une et l'autre; sur la tour de los Hornos étaient deux pièces de 4; le flanc du bastion Saint-Telme était défendu par deux pièces de gros calibre, et deux autres à droite du Mirador, devaient jouer contre les brèches de l'intérieur de la ligne fortifiée du mont Urgull. Ainsi, les défenseurs pouvaient encore faire usage de quatorze pièces, et l'enceinte de mer, ou fausse braye, qui renforçait le flanc de l'ouvrage à cornes, et entre laquelle et la rivière, les colonnes d'attaque devaient nécessairement cheminer, était couverte de projectiles creux, qui devaient être lancés sur les colonnes au moment de leur passage; puis derrière les maisons embrasées, près de la brèche, d'autres batiments avaient été percés de meurtrières et garnis de tirailleurs. Cependant le feu, qui faisait de rapides progrès, causait de si graves dommages dans les défenses, que les Français, pour sauver leurs bombes à feu, durent les retirer jusqu'au moment de l'attaque; mais les officiers de l'artillerie anglaise ayant assuré qu'au point du jour ils seraient parvenus à réduire au silence le feu de l'artillerie ennemie et à balayer les parapets, sir T. Graham renouvela l'ordre de donner l'assaut.

»Dans la nuit du 24, on réunit 2.000 hommes dans les tranchées de l'isthme. Cette colonne était composée du 3^e bataillon des Ecosseis royaux, commandé par le major Frazer et destinée à assaillir la grande brèche; du 38^e régiment sous les ordres du colonel Gréville, qui devait donner l'assaut à la brèche la plus petite et la plus éloignée; du 9^e régiment sous les ordres du colonel Cameron, chargé de soutenir les Ecosseis; et enfin, un détachement choisi dans les compagnies légères de ces bataillons, fut placé au centre des Écosseis, sous les ordres du lieutenant Campbell, du 9^e régiment; ce détachement d'élite, ac-

compagné de l'ingénieur Machel et de quelques hommes munis d'échelles, devait nettoyer la courtine, après que la brèche aurait été enlevée.

»La distance à parcourir, depuis les tranchées jusqu'au point que l'on devait assaillir, était de plus de trois cents mètres, dans un espace resserré entre l'ouvrage à cornes et la rivière; le terrain était hérissé de rochers recouverts de plantes marines qui le rendaient très glissant, et la marée avait laissé de larges et profondes flaques d'eau; le parapet de l'ouvrage à cornes était intact, ainsi que son revêtement; les parapets des autres ouvrages et les deux tours, qui flanquaient de près la brèche, quoique fort endommagés, étaient loin d'être ruinés, et chaque point se trouvait garni de fusilliers: l'attaque offrait donc de grandes difficultés. Un détachement portugais placé dans la tranchée ouverte au delà de la parallèle qui traversait l'isthme et à soixante mètres des remparts, devait réduire au silence, s'il était possible, le feu de l'ouvrage à cornes.

»Longtemps avant le jour, les colonnes d'attaque se rassemblèrent hors des tranchées, et l'explosion de la mine préparée dans le conduit de l'aqueduc produisit un grand effet contre la contrescarpe et le glacis de l'ouvrage à cornes; la garnison, étonnée de cette explosion inattendue, abandonna le parapet du fleuve et les trouves se précipitèrent en avant, ayant à leur tête les assaillants de la brèche principale, lesquels eurent plus à souffrir du feu de leurs propres batteries, placées sur la droite de l'Urumea que celui des batteries de l'ennemi. Le major Frazer et l'ingénieur Harry Jones parvinrent les premiers sur cette brèche. L'ennemi s'était retiré en désordre derrière les ruines des maisons encore enflammées, et ces braves officiers se précipitèrent à sa poursuite, croyant entraîner leurs troupes par leur exemple; mais ils ne furent suivit que d'un tris petit nombre d'hommes, parce que l'obscurité de la nuit était profonde et que la difficulté du terrain avait jeté la confusion dans la colonne. Les soldats n'arrivèrent qu'en désordre et par faibles détachements au pied de la brèche. Les premiers arrivés se reunirent à leur braves chefs; mais l'escarpement à franchir pour descendre dans la ville, les flammes et les nuages de fumée qui s'élevaient encore des maisons incendiées, en imposèrent aux plus braves, et plus des deux tiers des hommes de cette colonne, irrités par le feu destructeur qu'ils essayaient sur leur flanc, avaient quitté le demi-bastion pour engager un feu de mousqueterie avec l'ennemi sur le rempart. Cependant il tombait une grande quantité de bombes

du mont Urgull; les défenseurs de la brèche, bientôt ralliés, arrêtaient la tête de la colonne par des feux de mousqueterie, partant des mines et des maisons crénelées, tandis que le feu des tours prenait cette colonne en flanc: alors de toutes parts, les Français firent pleuvoir une grêle de mitraille et de grenades qui causa d'affreux ravages dans les rangs des assaillants.

»Le major Frazer est tué sur les ruines embrasées des maisons. L'intrépide Jones s'y maintient quelque temps au milieu d'un petit nombre d'héroïques soldats, attendant des secours qui n'arrivent point, et enfin, il succombe avec tous ceux dont il est entouré. L'ingénieur Machel avait déjà été tué, et les hommes munis d'échelles sont tués ou dispersés à leur tour. Ainsi la queue de la colonne se trouvait déjà dans le plus grand désordre avant que la tête eut été battue. C'est en vain que le colonel Gréville, du 38^e, le colonel Cameron, du 9^e, le capitaine Archimbeau, des Écossais, et beaucoup d'autres officiers des régiments, font d'énergiques efforts pour rallier leurs troupes et les ramener sur la brèche; c'est en vain que le lieutenant Campbell, passant à travers cette foule en désordre, avec quelques braves soldats de son détachement d'élite, qui n'ont pas succombé, s'élance au milieu des ruines; deux fois il y parvint, deux fois il est blessé et tout ce qui l'entoure y trouve la mort. Les Écossais, en cherchant à se retirer, rencontrent le 38^e et quelques compagnies du 9^e qui avaient tenté inutilement de les dépasser et de gagner la plus petite des brèches. Engagée alors et entraînée dans une impulsion contraire dans l'étroit passage existant entre l'ouvrage à cornes et la rivière, cette masse de troupes flotte de tous côtés, incapable d'avancer ou de reculer, jusqu'à ce que les bombes et la fusillade, qui l'accablent de front et de flanc, aient fait cesser la confusion, en éclaircissant les rangs, et lui permettant de regagner les tranchées en désordre. Au point du jour, on convint d'une trêve d'une heure, pendant laquelle les Français qui avaient déjà eu l'humanité de relever le brave Jones et les autres hommes blessés sur la brèche, s'occupèrent aussi d'enlever les blessés les plus éloignés, dans la crainte qu'ils ne fussent noyés à la marée montante.

»Cinq officiers des ingénieurs, au nombre desquels était sir Richard Fletchin, quarante-quatre officiers de la ligne et cinq cent vingt hommes furent tués, blessés ou faits prisonniers dans cet assaut qui échoua complètement».¹

(1) H Delmas. *Les sièges de la Péninsule*, t. IV.

Cette tempête de feux avait démoralisé les Anglais. Pendant les heures de trêve, les canoniers français, de peur de surprise, se tinrent, la lance à feu au poing afin d'être prêts à parer à toute éventualité. Les journaux de siège français prétendent que l'ennemi perdit plus de 2.000 hommes dont 118 furent faits prisonniers sur la brèche. Parmi ces derniers se trouvait le colonel de Royal Irlandais, qui avait été blessé à mort. Quant aux assiégés, ils n'eurent que 18 hommes tués et 49 blessés. Le chef de bataillon Desailly du 22^e et le capitaine Bidou, commandant les sapeurs du génie, furent tués sur la brèche.

Lord Wellington se rendit aussitôt à Saint-Sébastien, et il n'aurait pas sans doute manqué de renouveler l'attaque si ce n'eut été le manque de poudres et de munitions. Il avait déjà écrit en Angleterre pour en demander, et les événements qui suivirent l'obligèrent à convertir le siège en blocus. «L'artillerie fut transportée au port du Passage, à l'exception de deux canons et deux obusiers qu'on laissa sur les Chofres et le mont Uliá. Cette opération se trouva complétée dans la nuit du 26; mais, au point du jour, la garnison fit une sortie de l'ouvrage à cornes, surprit les tranchées, et en chassa 200 portugais et 30 soldats anglais. Dans le but d'éviter le renouvellement d'une pareille surprise, on concentra les gardes de tranchées dans la parallèle de gauche, et on fit circuler des patrouilles au dehors. Le 1^{er} août, une de ces patrouilles fut enlevée par l'ennemi. C'est ainsi que se termina cette première partie du siège de St-Sébastien, dans laquelle les Alliés perdirent 1.300 soldats ou marins, non compris les Espagnols tués pendant le blocus exécuté par Mendizabal.»

M. E. DUCÈRE.

(A suivre)



LE SIEGE DE SAINT-SÉBASTIEN



(SUITE)

CHAPITRE IV

TRAVAUX DE SIÈGE

Subite interruption des travaux de siège.—Les assiégés en profitent pour réparer les brèches.—Sortie dans les faubourgs.—De petits secours arrivent aux assiégés par la voie de mer.—La garnison de Saint-Sébastien fête la Saint-Napoléon.—Les assiégeants reçoivent de l'artillerie d'Angleterre.—Reprise des travaux d'attaque—Troupes employées au siège.—Ouverture du feu contre la ville.—Projectiles creux.—Lettre du général Rey au duc de Dalmatie.—Emplacement des troupes françaises en prévision de l'attaque.—Prise par les Anglais de l'île Santa-Clara.—Ouverture de plusieurs brèches—Les fourneaux de mine font explosion.—Nouveaux moyens de défense des Français.

Cette interruption dans les travaux du siège fut occasionnée par les opérations du maréchal Soult. Pendant près de trois semaines, les assiégés jouirent d'une sorte de tranquillité relative, car ils n'avaient plus affaire qu'à un blocus; ils en profitèrent pour se réparer aussi bien que possible, et faire même quelques sorties. Le lendemain même du départ de l'artillerie qui avait servi à cette première partie du siège, le gouverneur ayant voulu s'assurer si l'ennemi avait fait une feinte ou était véritablement en retraite, fit déboucher de l'ouvrage à cornes, sous le commandement de M. de Luppé, trois compagnies d'infanterie avec un détachement de pionniers. Cette colonne se porta à la gauche de la parallèle, pendant qu'une autre colonne se dirigeait sur la

droite. Les alliés ne firent qu'une faible défense et furent rejetés de faubourgs de Saint-Martin et de Sainte-Catherine. Malheureusement on ne possédait qu'un petit nombre d'outils, et il n'y eut qu'une faible portion des travaux qui furent bouleversés. Malgré tout, l'affair fut des plus chaudes, car le général Rey, dans une lettre au Maréchal Soult, dit que les troupes ennemies ont perdu plus de douze cents hommes, parmi lesquels 189 prisonniers, dont trois officiers,

Les jours qui suivirent, les assiégeants tirèrent à mitraille et ils entretenirent un feu nourri de mousqueterie. Mais pendant qu'ils réparaient les travaux bouleversés par la dernière sortie, les assiégés faisaient établir, avec la plus grande activité, de nouveaux travaux de défense. Les brèches étaient doublées partout de profondes coupures, et à la place des maisons qui ne formaient plus qu'un monceau de mines, on construisit un mur très épais de plus de quinze pieds de haut, qui fut élevé à l'aide des décombres et des pavés des rues. La contrescarpe qui avait été renversée fut rétablie en pierres sèches, et on fit plusieurs galeries de mine, montant sous le glacis du demi-bastion de gauche. On éleva de nouvelles traverses et de nouveaux abris. Dans la ville, on fit de profondes coupures qui furent armées de pièces de marine, et des tranchées qui furent creusées dans le flanc du mont Urgull donnèrent plus de facilité aux communications.

Plus de trois semaines se passèrent ainsi et les assiégés se plaisaient à multiplier les petites sorties dans lesquelles ils avaient presque toujours le dessus.

Chaque jour il arrivait des lanches, des trincadoures et des chaloupes qui apportaient quelque peu de matériel, des provisions et de petits détachements. Le 2 août, les assiégés reçurent ainsi, malgré la croisière, 900 pelles et outils, 2 officiers de santé, un officier d'artillerie et quatre canonniers; le gouverneur se servait du retour de ces embarcations pour tenir le maréchal au courant des travaux de siège, et aussi pour renvoyer quelques-uns des blessés qui, trop nombreux, auraient pu finir par l'encombrer.

Les jour du 15 août, la garnison fêta la saint-Napoléon. On tira plusieurs salves d'artillerie. Le château avait été illuminé. «Les Anglais purent y lire: *Vive l'Empereur*, en lettres hautes de six pieds.»¹ Ils crurent ce moment bien choisi pour une surprise, car ils s'avancèrent

(1) Souvenir du temps.

au milieu de la nuit jusqu'au pied des brèches, mais ils furent repoussés avec la plus grande vigueur.

Enfin, à partir du 19 août et jours suivants, les envois d'Angleterre en artillerie et en munitions s'accrurent rapidement. Ce fut alors que les assiégeants possédèrent la plus formidable artillerie qui se pût voir à cette époque. Il y avait cinquante-six pièces de 24, quatorze de 18, un mortier de 12 pouces, seize de 10 pouces, dix-huit obusiers de 12 pouces et douze caronades de 68, formant en tout 117 bouches à feu. Il avait reçu aussi un renfort de troupes et surtout deux compagnies de sapeurs. Quant à la garnison qui avait déjà perdu 850 hommes tués ou blessés, dont 40 officiers, elle possédait, grâce à quelques petits détachements qui lui avaient été envoyés par mer de Saint-Jean-de-Luz, 2.619 hommes, soixante pièces en batterie, quatre mortiers et trois obusiers. Les magasins étaient assez bien approvisionnés.

A partir du 23, les Anglais travaillèrent avec la plus grande ardeur à leur mise en batterie. Les hauteurs des Chofres reçurent quatre longues pièces de 68 et l'attaque de gauche six canons de plus. Les hauteurs de Saint-Bartholomé furent armées de treize pièces qui devaient battre en brèche à 700 mètres le demi-bastion de gauche de l'ouvrage à cornes, celle du demi-bastion Saint-Jean et l'extrémité de la grande courtine. Dans la nuit du 24 au 25, les Français firent une sortie, balayèrent la gauche de la parallèle et, grâce à quelques prisonniers, apprirent quelle était la composition des troupes qui formaient le siège de Saint-Sébastien. D'après les renseignements obtenus, la 5^e division se trouvait devant la ville, sous le commandement du général Oswald, ayant sous ses ordres les généraux Hay et Robinson. Elle se composait des 4^e, 9^e, 38^e, 47^e et 49^e régiments anglais, d'une brigade portugaise, d'un bataillon de chasseurs royaux et de deux compagnies de la légion de Brunswick. Cependant, d'après l'aveu des prisonniers, chacun de ces régiments n'avait pas un effectif de plus de 6 à 700 hommes, mais ils croyaient que le général Graham, qui commandait le siège, n'était pas éloigné avec la 1^{re} division.

A partir de la nuit du 25, les batteries étant définitivement armées, ouvrirent leur feu contre la ville, et il fut continué régulièrement; les maisons s'écroulaient, le revêtement du bastion Saint-Jean fut détruit et lord Wellington, qui était présent à cette terrible canonnade, ordonna la construction d'une nouvelle batterie qui devait être située au milieu des maisons ruinées et à moins de 300 mètres du front prin-

cipal. Deux puits de mine furent creusés afin de la protéger contre les tentatives des travailleurs ennemis. Une sorte de mitraille sphérique tirée par les Anglais fit beaucoup de mal aux assiégés. Il essaya vainement de la remplacer par des bombes chargées de petites balles, mais il n'obtint qu'un résultat peu appréciable. Plusieurs des pièces de la défense furent éteintes, le feu fut mis dans la ville en plusieurs endroits; les habitants, épouvantés par cette tempête de projectiles, se réfugièrent partout où ils purent, dans les caves, dans les églises, derrière les maisons les plus abritées. Saint-Sébastien offrait déjà le plus affreux spectacle avec ses toits crevés, ses rues dépavees, ses maisons écroulées ou brûlées. Enfin la brèche fut praticable et le brave gouverneur qui voyait s'avancer le moment décisif, écrivait au duc de Dalmatie une lettre pleine de bravoure et de froide énergie, dont on nous permettra de reproduire cet important fragment:

«Je ne doute pas, Monseigneur, d'après les préparatifs considérables que fait l'ennemi, que lorsqu'il commencera ses opérations, il n'ait l'intention de pousser vivement la nouvelle attaque, et de tout sacrifier pour réussir. Il cherchera à détruire complètement la muraille de la Zurriola, depuis la courtine du front de terre jusqu'à la batterie Sainte-Anne et à ruiner toutes les maisons en arrière. Profitant alors du moment de la marée basse où la rivière est guéable en un ou deux points et s'avançant directement des sables, sans craindre des feux de flanc, s'il a détruit la pièce de Saint-Telmo, il attaquera les brèches en cherchant à nous forcer principalement du côté de Saint-Telmo, pour arriver sur la rampe du fort avant nos troupes, réparties sur le reste de la ligne. En conséquence, j'ai fait fortifier le premier tournant de cette rampe. Je ne pourrai cependant y mettre que peu de monde, obligé de garder également tout le développement de la place et du fort.»

M. E. DUCÉRÉ.

(A suivre)



LE SIEGE DE SAINT-SÉBASTIEN

(SUITE)

«Les troupes qui se trouvent aux postes avancés du front de terre auraient aussi une retraite difficile si l'ennemi venait à percer sur quelques points et arrivait avant elles à la porte du cavalier, par où ces troupes doivent rentrer, pour gagner, par la rue du Port, la rampe de Sainte-Thérèse. Le bataillon du 34^e régiment, placé au port, doit protéger la retraite de ces postes, si lui-même il n'est pas vivement attaqué, et garder ensuite la rampe de Santa-Clara et une partie du chemin de ronde du fort. Dans cet état de choses, Monseigneur, conviendrait-il à la garnison de Saint-Sébastien de soutenir un second assaut. Elle y est décidée: mais alors la défense du fort ne peut-elle pas être compromise?

»Voici l'emplacement des troupes:

«Le bataillon du 34^e de ligne garde le port, le chemin de ronde, le cavalier et la courtine jusqu'à la porte de terre.

»A la droite de la grande brèche et à la courtine de gauche, se trouvent les compagnies de grenadiers des 22^e et 62^e de ligne.

«Le bastion Saint-Jean est défendu par une compagnie du 22^e, et, à la gauche de la grande brèche, se trouvent les voltigeurs du même régiment.

»A la droite de la seconde brèche, j'ai encore fait placer une compagnie du 22^e, deux autres compagnies du 22^e occupent les retranchements élevés derrière la brèche.

«A la gauche de la seconde brèche, se trouve une compagnie des

chasseurs de montagne; 160 ou 180 hommes du 62^e gardent les derrières de la brèche et le bastion Saint-Telmo.

»Cent hommes du 1^{er} régiment et soixante du 119^e sont placés derrière les traverses de la ligne des brèches.

»Quarante hommes du 1^{er} régiment sont chargés de la garde des forçats et des prisonniers.

»Au fort se trouvent 270 hommes du 1^{er} régiment, ou des soldats isolés.

»Les portes sont gardées par 220 hommes du 62^e et par 60 hommes du 119^e régiment.

»La réserve est composée de deux compagnies des chasseurs de montagne, formant environ 116 hommes, de 85 sapeurs et de 85 pionniers. Cette réserve devra fournir un poste pour défendre le retranchement de la rampe du Mirador, et renforcer même la garnison du fort, si cela était nécessaire.»

Fendant la nuit du 27, à trois heures du matin, des embarcations de la frégate la *Surveillante*, dirigées par le lieutenant Arbuthscot, transportèrent cent hommes du 9^e régiment sous le commandement du capitaine Cameron, vers l'île de Santa-Clara, afin de couper les dernières communications des assiégés avec la mer. Un violent feu de mousqueterie les accueillit à leur débarquement, mais après avoir perdu 28 soldats et officiers, ils finirent par demeurer maîtres du terrain en faisant prisonnier le petit poste qui l'avait si bien défendu.

Après plusieurs petites sorties des assiégés, le 30 au matin, tous les feux des Français se trouvèrent éteints. La formidable artillerie des Anglais augmentait tous leurs de puissance et ne cessait de faire pleuvoir une grêle de projectiles sur la malheureuse ville, qui ne formait plus qu'un monceau de ruines. «Depuis cinq jours, dit le journal de siège, une foule de nos braves étaient tombés sous des coups auxquels nous ne pouvions plus répondre. La face droite du demi-bastion de gauche de l'ouvrage à cornes était ouverte sur la moitié de sa longueur. Les deux anciennes brèches du corps de place n'en formaient plus qu'une, augmentée encore de tout l'espace qu'avait occupé le bastion Saint-Jean, qui se trouvait entièrement effacé. La portion de la courtine située en arrière était également renversée. Cet ensemble de ruines présentait un développement de 250 mètres qu'on cherchait vainement à retrancher. Tous les-obstacles qu'on s'efforçait d'établir

pendant la nuit sur le haut des brèches, étaient le jour suivant balayés par les nombreuses batteries de la rive opposée.

»Enfin le moment décisif approchait. Les soldats de la garnison, décimés par des coups qu'ils ne pouvaient rendre, attendaient avec rage le moment d'en venir aux mains. Déjà dans la nuit du 29 on avait ordonné une fausse attaque qui avait pour but de déterminer les Français à faire sauter leurs mines. Le 30, lord Wellington qui était présent, décida qu'il serait fait un logement sur la brèche et comme le reflux devait laisser un certain espace à sec, il ordonna l'assaut pour le lendemain. On pratiqua trois mines tout près de l'enceinte, afin que les colonnes d'attaque pussent déboucher facilement. La nuit suivante, vers deux heures du matin, elles firent explosion avec un effroyable fracas et leurs entonnoirs furent liés. Les Français armés chacun de plusieurs fusils s'étaient précipités pour repousser les plus périlleux, l'aube éclaira les décombres des brèches avant que les assiégeants eussent paru. Mais avant de raconter avec détails cet assaut effroyable où le sang coula comme de l'eau, nous devons dire en quelques mots quels étaient les moyens de défense dont disposaient encore les Français.»

Derrière l'enorme brèche dont nous venons de parler, l'énergique garnison avait élevé un mur de plus de vingt pieds de hauteur. «Plus loin, au milieu des maisons incendiées, s'élevait une muraille de quinze pieds de haut, percés de meurtrières pour la mousqueterie; ce mur s'étendait dans une direction parallèle aux brèches, lesquelles se trouvaient séparées par des traverses, de la partie non endommagée du rempart. Le seul passage réellement praticable pour entrer dans la ville était l'extrémité renversée de la grande courtine au-dessus du demi-bastion Saint-Jean.

»Sur le front de l'espèce de fausse braye, à peu près au milieu de la grande brèche, s'élevait la tour de los Hornos, susceptible encore de quelque défense, et au-dessous de laquelle on avait pratiqué une mine chargée de 1.200 livres de poudre. Les rues étaient toutes retranchées et coupées de traverses, pour disputer le passage et couvrir la retraite sur le mont Urgull; mais avant d'atteindre la grande brèche, les assaillants devaient nécessairement former un logement dans l'ouvrage à cornes, ou franchir, comme dans le premier assaut, une distance de plus de deux cents mètres, en présentant le flanc au feu de mousqueterie de l'ennemi. Dès les premiers pas, le passage se trouvait

arrêté sous la portion d'enceinte qui couvrait l'angle saillant du chemin couvert, où deux mines, chargées de 200 livres de poudre, avaient été préparées pour détruire les premières colonnes qui se présenteraient.

»Pour soutenir ce système de mines et de retranchements, les Français avaient encore quelque artillerie en réserve. Une pièce de 16, remise en batterie, sur le bastion Saint-Telmo, flanquait la gauche des brèches, en face de la rivière; une pièce de 12 et une pièce de 8, qui restaient dans les casemates des cavaliers, devaient servir à défendre, du côté de terre, la face du demi-bastion Saint-Jean; quelques pièces du mont Urgull, notamment celles du Mirador, pouvaient jouer sur les colonnes d'attaque, et il y avait dans l'ouvrage à cornes, une pièce de 4 masquée et destinée à tirer quand l'assaut commencerait. Ni la résolution, ni le courage de la garnison n'avaient été ébranlés; mais le feu meurtrier des derniers jours avait réduit le nombre des défenseurs. Le général Rey, n'ayant qu'une réserve de 250 hommes, fit demander à Soult si la brave garnison qu'il commandait serait exposée à un nouvel Assaut:

*«L'armée s'efforcera de la secourir; telle fut la réponse du maréchal, et Rey se résigna courageusement à sa destinée».*¹

Cependant tout était prêt pour l'attaque, et le jour suivant devait éclairer une des actions les plus meurtrières de cette guerre féconde en sanglants combats.

M. E. DUCÉRÉ.

(A suivre)



(1) Delmas.

LE SIEGE DE SAINT-SÉBASTIEN



CHAPITRE V

ASSAUT ET PRISE DE SAINT-SÉBASTIEN

Composition des colonnes d'attaque.—Formation d'un corps de volontaires empruntés à toutes les divisions de l'armée anglaise.—Les Portugais de Bradfort demandent à participer à l'assaut.—Les Français mettent le feu à une mine.—Massacre des colonnes d'attaque dans les fossés.—Les Anglais sont pris à revers.—Attaque de la petite brèche par les Portugais.—Explosion de barils de poudre au milieu des rangs français.—Ils sont forcés de reculer.—Les Anglais se logent sur la brèche.—Le général Bey et la garnison battent en retraite et se réfugient dans le château.—Atrocités commises par les assaillants.

Ici, on nous permettra de donner encore une fois la parole à l'historien des guerres de la Péninsule, qui a fait avec science et impartialité le récit détaillé de ce terrible assaut.

«Donner l'assaut aux brèches, avant d'avoir détruit les défenses de l'ennemi, ou formé un logement dans l'ouvrage à cornes, c'était évidemment, malgré les nombreux avantages que réunissait l'assiégeant et l'accroissement considérable de ses feux, retomber dans la faute grave qu'on avait commise au premier siège, et qui avait eu de si terribles conséquences. Les mêmes généraux qui avaient eu l'imprudence de désapprouver en public cette opération, la censurèrent cette fois plus librement et avec plus d'imprudence encore, parce que leurs critiques, bien que fondées, en raison, devenaient très inopportunes, attendu l'extrême danger qu'il y a de faire passer les appréhensions des chefs dans l'esprit des soldats. Lord Wellington pensa que c'était

des réflexions de cette nature qui avaient porté le découragement dans la 5^e division, et, indigné de cete conduite, il demanda cinquante volontaires, pris dans chacun des quinze régiments qui composaient les 1^{re} et 4^e divisions et la division légère; parce qu'il lui fallait, disait-il, «des hommes qui pussent apprendre aux autres comment on monte à l'assaut»; sept cent cinquante braves se présentèrent aussitôt pour répondre à cet appel, et marchèrent sur Saint-Sébastien. Le colonel Gooke et le major Robertson conduisaient les gardes et les allemands de la 1^{re} division; le major Rose commandait les hommes de la 4^e division, et le colonel Hunt, intrépide officier qui avait gagné son avancement à d'autres assauts, était à la tête des fiers vétérans de la division légère. Il y avait aussi d'excellents officiers et de braves soldats dans la 5^e division.

»On avait supposé d'abord que lord Wellington n'avait d'autre intention que de former un simple logement dans la grande brèche, et l'on n'avait donné l'ordre de se tenir prêts qu'aux volontaires et à une brigade de la 5^e division; mais, dans un conseil tenu pendant la nuit, le major Smith soutint l'opinion que les ordres avaient été mal compris puisqu'aucun logement ne pouvait être établi avant qu'on se fut emparé de la grande courtine. Le général Oswald, appelé dans le conseil, se rangea à cette opinion; ce qui donna lieu d'appeler, dans la tranchée, le reste de la 5^e division. Le général Bradfort ayant offert l'assistance de sa brigade portugaise, on lui répondit qu'il pourrait traverser à gué l'Urumea, et assaillir la brèche la plus éloignée, s'il le jugeait convenable.

»Sir James Leith avait repris le commandement de la 5^e division, et, appuyé par le général Oswald, il dirigeait l'attaque de l'isthme. Il se trouva vivement offensé de l'arrivée des volontaires, et ne voulut pas leur permettre de marcher en tête de sa colonne d'attaque; il en disposa quelques-uns le long des tranchées, pour arrêter le feu de l'ouvrage à cornes, et tint le reste en réserve, avec la brigade anglaise du général Hay et la brigade portugaise de Sprye, de la 5^e division. L'assaut fut confié à la brigade du général Robinson. On la forma en deux colonnes, dont l'une devait assaillir la vieille brèche entre les tours, et l'autre donner l'assaut au bastion Saint-Jean et à l'extrémité de la grande courtine. L'attaque de la petite brèche, à l'extrême droite, fut laissée aux Portugais du général Bradfort, qui furent rassemblés sur les hauteurs des Chofres; on destina quelques largues bateaux, chargés

de troupes, à faire une démonstration contre la ligne du mont Urgull, du côté de la mer, et, de la rive droite de la rivière, Sir Thomas Graham surveilla l'ensemble des opérations.

»Le temps fut très mauvais dans la matinée du 31; un épais brouillard déroba tous les objets à la vue, et les batteries des assiégeants ne purent pas ouvrir leur feu avant 8 heures. Depuis ce moment, les assiégés ne cessèrent d'être accablés par une grêle de projectiles jusqu'à 11 heures où la brigade de Robinson, débouchant des tranchées, passa à travers les ouvertures pratiquées à l'enceinte de la mer et s'élança avec vigueur sur les brèches. Pendant que la tête de la colonne se rassemblait encore sur la plage, à environ trente mètres de l'angle saillant de l'ouvrage à cornes, douze hommes, commandés par un sergent, dont la mort héroïque n'a pas suffi pour conserver son nom à la postérité, se précipitèrent en avant et sautèrent dans le chemin couvert, pour couper le saucisson de la mine de l'ennemi. Les Français, surpris par une attaque si soudaine, mirent précipitamment le feu à cette mine; le sergent et ses braves compagnons périrent, la muraille fut renversée avec un horrible fracas sur la tête de la colonne, qui n'eut pourtant pas plus de quarante hommes tués par l'explosion, et l'élan des troupes en fut à peine ralenti. La tête de colonne qui avait déjà dépassé le rayon d'activité de la mine, s'avancait rapidement le long du rivage, au milieu d'une grêle de bombes et de mitraille; son commandant, le lieutenant M'Guire, du 4^e régiment, se faisait remarquer au milieu de ses compagnons d'armes par son plumet blanc, sa belle figure et la rapidité de sa marche; entraîné par l'ardeur de la jeunesse et par son courage, il s'élança en avant de ses hommes, mais il trouva la mort au pied de la grande brèche; les assaillants passèrent en foule sur son corps, comme une immense vague,¹ quelques hommes périrent à ses côtés, et le nombre des blessés, en arrière, augmenta rapidement.

»Cependant, le retrait de la marée avait laissé la plage à découvert, et le soleil avait séché les rochers; mais ils gênaient l'ordre et la marche de la colonne, qui avait encore une distance de deux cents mètres à parcourir pour arriver près de la grande brèche. Les Français, voyant la première masse des assaillants dépasser l'ouvrage à cornes, sans faire aucune démonstration contre son bastion ruiné, en abandonnèrent immédiatement le front, et se portèrent en fouie sur la face de

(1) *Mémoires du capitaine Cooke.*

cet ouvrage qui regarde la rivière, d'où ils dirigèrent un feu de mousqueterie contre le flanc de la seconde colonne qui passait à quelques mètres au-dessous d'eux; mais cette colonne continua d'avancer vers la brèche, en répondant au feu des assiégés, sans ralentir sa course. Les batteries du mont Urgull et du bastion Saint-Telmo lancèrent une grêle de bombes et de boulets, les deux pièces du cavalier balayèrent la face de la brèche ouverte dans le bastion Saint-Jean, et la pièce de 4 de l'ouvrage à cornes, ayant été montée à la hâte sur le bastion en ruines, fit pleuvoir la mitraille sur leurs derrières.¹

»Pris ainsi de tous côtés, les assaillants, dont l'ordre de marche avait été rompu par l'effet des boulets et des rochers qu'ils avaient rencontrés sur leur passage, arrivèrent néanmoins à leur destination, et la tête de la première colonne atteignit le sommet de la grande brèche; mais l'escarpement inattendu qui se présenta devant eux ne put être franchi que sur quelques points où les débris des maisons brûlées venaient encore au rempart, et le feu terrible qui partait des meurtrières joncha bientôt de cadavres l'espace étroit occupé par les ruines. Vainement une multitude de soldats couvraient-ils la pente de cette brèche, cherchant de toutes parts une issue dans la ville. Il était impossible d'avancer, et la masse des assaillants, qui ne diminuait que lentement, restait opiniâtrement immobile au pied de la brèche. Ils y étaient à l'abri de la mousqueterie sur leur front; mais de quelques autres points isolés, et particulièrement de la tour de los Hornos, sous laquelle était pratiquée la grande mine, les Français les atteignaient encore, avec des armes à courte portée, pendant que l'artillerie du mont Urgull ne cessait de leur lancer des bombes et de la mitraille.

»Tel était l'état des choses à la grande brèche; au demi-bastion Saint-Jean, elles étaient encore en plus mauvais état. L'accès au sommet de la courtine haute étant tout-à-fait praticable, les efforts que l'on faisait pour s'y frayer un chemin devenaient plus obstinés et le carnage plus considérable; car sur le flanc, la traverse qui séparait la courtine du cavalier, était défendue par des granadiers français qui faisaient une résistance opiniâtre, les deux pièces placées sur le cavalier enfilèrent la face où était pratiquée la brèche, et la pièce de 4 ainsi

(1) Ce fut le capitaine d'artillerie Gorse qui eut l'idée de la placer ainsi à découvert sur le cavalier où elle vomit la mitraille à cent mètres de distance.

que la mousqueterie de l'ouvrage à cornes enfilait de la même manière la face du côté de la rivière. Au milieu de cette destruction quelques sapeurs et un détachement de travailleurs, qui accompagnaient les colonnes d'assaut, s'efforçaient d'établir un logement; mais ils n'avaient point les matériaux nécessaires, et la plupart d'entr'eux furent tués avant d'avoir pu se former un abri au moyen de fragments de rochers.

»Pendant ce temps, l'Artillerie des assiégeants entretint un feu continu qui incommoda beaucoup les Français, et les brigades de réserve de la 5^e division furent successivement envoyées pour appuyer l'attaque, en sorte que l'aile du 9^e régiment demeura seule dans les tranchées. Les volontaires qui avaient jusque-là été retenus avec peine, «demandaient hautement, pourquoi on les avait appelés, si ce n'était pour monter à l'assaut». Ces hommes dont l'arrivée avait tellement blessé le général Leith, qu'il aurait voulu ne leur laisser prendre aucune part à l'assaut, se trouvant enfin libres de marcher, se précipitèrent comme un tourbillon sur les brèches, et de nouvelles masses serrées en couvrirent les ruines; mais une fois parvenus au sommet, elles disparaissaient comme un mur qui s'écroule; on voyait une masse succéder a une autre, monter, chanceler et tomber à son tour; le feu meurtrier des Français ne s'étant point ralenti, une fumée épaisse enveloppait les remparts, et le sommet de la brèche ne portait plus un seul homme vivant.

M. E. DUCÉRÉ.

(A suivre)



LE SIEGE DE SAINT-SÉBASTIEN



(SUITE)

Sir Thomas Graham Contemplant cet effroyable carnage de la plus rapprochée des batteries des Chofres, avec la ferme résolution de vaincre à tout prix; et il était homme à se mettre lui-même à la tête de la dernière compagnie, et à mourir l'épée à la main, sur la brèche, plutôt que de supporter une seconde défaite; mais, ni sa confiance, ni ses ressources ne se trouvaient encore épuisées. Il ordonna de faire une tentative sur l'ouvrage à cornes, et dirigea sur la courtine haute toutes les batteries des Chofres, ainsi que celles de l'isthme, c'est-à-dire le feu concentré de plus de cinquante pièces. Les boulets passaient par dessus les troupes rassemblées au pied de la brèche, et la grêle de projectiles qui enfilait le parapet de la haute courtine, renversa les traverses, et brisant tout sur son passage, joncha le rempart des membres mutilés de ses défenseurs. Quand les premiers boulets passèrent au-dessus de la tête des soldats, l'alarme se répandit, et quelques hommes s'écrièrent, «qu'il fallait se retirer parce que les batteries tiraient sur les assaillants».¹ Mais les vétérans de la division légère, commandés par Hunt, se trouvant là, n'en furent point émus, et au plus fort de la canonnade, ils établirent un logement solide dans les ruines de quelques maisons, en dedans du rempart, sur la droite de la grande brèche.

Cette effroyable tempête, qui avait fondu pendant une demi heure sur les ouvrages et sur les maisons qui se trouvaient en arrière, venant

(1) Mémoire manuscrit du Colonel Hunt.

à cesser tout à coup, le bruit perçant de la mousqueterie française annonça que les assaillants redoublaient d'efforts; au même instant, le 13^e régiment portugais, conduit par le major Snodgrass, et suivi d'un détachement du 24^e sous les ordres du colonel H. Bean, descendit des Chofres dans la rivière. Le gué était profond, les soldats avaient de l'eau jusqu'à la ceinture, et quand ils atteignirent le milieu de la rivière, large de deux cents mètres, une pièce de gros calibre lança contre la tête de la colonne une grêle de mitraille qui produisit un effet destructeur; mais les survivants se raffermirent et continuèrent d'avancer. Une seconde décharge de la même pièce laboura les rangs dans toute leur profondeur, sans arrêter le régiment qui, sous le feu soutenu de la mousqueterie des remparts et de l'artillerie du bastion Saint-Telmo, du château et du Mirador, atteignit enfin la rive gauche et s'élança sur la troisième brèche. La troupe de H. Bean, qui avait suivi avec une égale bravoure, renforça alors les assaillants de la grande brèche, qui était à 80 mètres à la gauche de l'autre, quoique la ligne de ruines semblât s'étendre sur toute la longueur du chemin. Le combat recommença avec fureur et opiniâtreté sur toutes les brèches; mais le feu de la mousqueterie française continuait à produire un effet désastreux, des monceaux de cadavres s'élevaient sur les débris des murailles, et, une fois encore, la masse des assaillants, incapable d'avancer, se trouva encombrée au pied des ruines; les vivants s'abritaient comme ils le pouvaient, mais on n'aurait pu dire s'ils étaient plus nombreux que les morts et les blessés qui couvraient le sol.

Il était, dès-lors, évident, que l'assaut devait échouer, à moins qu'il n'arrivât quelque événement imprévu, parce que la marée commençait à s'élever, que toutes les réserves se trouvaient engagées, et que l'on ne pouvait attendre de plus grands efforts de la part de soldats dont le courage avait élevé jusqu'au délire. Le fortune intervint dans ce moment critique. Un grand nombre de barils de poudre, de bombes chargées et de matières inflammables, que les Français avaient accumulés derrière leurs traverses, prirent feu; une flamme brillante se développa sur toute l'étendue de la haute courtine, de violentes et successives explosions détruisirent des centaines des grenadiers français et mirent le reste en désordre, et, pendant que les remparts étaient encore enveloppés de tourbillons de fumée, les soldats anglais y pénétrèrent par la première traverse. Les défenseurs, troublés par cet horrible désastre, cédèrent un moment, mais ils se rallièrent bien-

tôt, et une lutte désespérée s'engagea sur le sommet de la haute courtine; mais la fureur des assaillants, dont le nombre augmentait à chaque instant, ne put être domptée. Le lieutenant Gethin, du 11^e régiment, enleva le drapeau français qui flottait sur le cavalier. L'ouvrage à cornes et le front de terre audessous de la courtine, ainsi que le mur crénelé en arrière de la grande brèche, furent abandonnés; les soldats de la division légère, qui s'étaient déjà établis dans les ruines sur la gauche des Français, pénétrèrent aussitôt dans les rues, et au même moment les Portugais, qui assaillaient la petite brèche, et auxquels se réunirent des Anglais qui cherchaient une issue, se précipitèrent de leur côté dans la place.

Le théâtre de cette terrible lutte, qui avait duré pendant cinq heures sur les remparts, se trouva transporté dans l'intérieur de la ville. L'intrépide gouverneur disputa encore quelque temps la victoire derrière ses barricades, mais plusieurs centaines de ses hommes ayant été coupés et pris dans l'ouvrage à cornes, sa garnison se trouva tellement réduite qu'il lui devenait très difficile même d'effectuer sa retraite en arrière de la ligne de défense qui séparait la ville du mont Urgull. Une partie des assiégés qui s'enfuyaient de l'ouvrage à cornes et suivait le mur de la ville du côté du port, rencontrèrent un corps anglais qui s'était approché du couvent fortifié de Saint-Thérèse, le seul poste de la place qui restât au pouvoir des Français. Quelques officiers distingués, engagés dans cette action, pensèrent que le mont Urgull aurait pu être emporté ce jour-là même, s'il s'était trouvé un chef d'un grade assez élevé pour conduire les troupes; mais, soit par un effet du hasard, soit parce qu'il y avait eu plusieurs généraux blessés, aucun d'eux n'entra dans la ville, si ce n'est longtemps après que la brèche eut été emportée. Les commandants des bataillons, ne recevant pas d'ordres, ne surent que faire, et un ouragan descendu des montagnes avec une violence extrême aussitôt après la prise de la ville, vint ajouter encore à la confusion du combat.

Cet ouragan sembla être le signal donné par l'enfer pour la perpétuation d'atrocités qui eussent couvert de honte les peuples les plus barbares de l'antiquité.

A Ciudad-Rodrigo, ce furent l'ivresse et le pillage qui entraînent les troupes; à Badajoz, on vit la luxure et le meurtre unis à la rapine et à l'ivresse; mais à Saint-Sébastien, la plus affreuse, la plus révoltante cruauté vint se joindre à la nomenclature de tous les crimes.

L'atrocité dont fut victime une jeune fille de dix-sept ans épouvante à tel point l'imagination, par son incroyable barbarie, que la plume se refuse à la décrire.»

Voilà quelle est l'opinion d'un écrivain anglais, qui s'est fait l'historien des Guerres de la Péninsule. Mais il nous faut nous faire violence, et afin de rendre cette étude aussi complète que possible, faire l'historique du sac et du pillage de Saint-Sébastien dans cette terrible journée. Des documents espagnols publiés peu de temps après cette catastrophe nous offrent les détails les plus circonstanciés sur cette terrible affaire.¹

M. E. DUCÉRÉ.

(A la fin)

EN HONOR DE VITORIA

La Higiene popular, órgano oficial de la Sociedad Española de Higiene, que con gran acierto dirige el distinguido arquitecto y Diputado provincial de Madrid, Ilmo. Sr. D. Mariano Belmás, dice en su número último lo siguiente:

«La Higiene en Vitoria. Hemos recibido un resumen higiométrico, referente á Vitoria, escrito por el entusiasta é ilustrado Dr. D. Ramon de Apraiz. Es un trabajo precioso, que revela cómo Vitoria marcha á pasos agigantados por el camino de la salubridad. Con decir que ya no se conoce la viruela, que otras enfermedades infecciosas están desterradas, y que el exceso de la cifra de natalidad á la de mortalidad es de siete voces la proporción normal en las ciudades en que se rinde más culto á la higiene, queda dicho todo.»

Felicítamos á la capital hermana y á nuestro distinguido amigo el Sr. Apraiz.

(1) Napier.

LE SIEGE DE SAINT-SÉBASTIEN



CHAPITRE VI

INCENDIE DE SAINT-SÉBASTIEN ET RENDITION DU CHATEAU

Les habitants de Saint-Sébastien accueillent avec joie la nouvelle du siège.—Leurs souhaits pour l'armée alliée.—Accueil des troupes formant les colonnes d'attaque.—Les notables rassemblés à l'Hôtel-de-Ville vont au devant des vainqueurs.—Ils sont injuriés et menacés.—Incendie et pillage de la Ville.—Viols et assassinats.—Les soldats des autres corps accourent au pillage.—Incendie systématique des maisons et des édifices.—Cause de ces crimes.—Officiers généraux tués ou blessés.—Pertes des deux côtes.

Selon le manifeste de l'Ayuntamiento de Saint-Sébastien, ce fut avec un vif sentiment de joie que les habitants de cette malheureuse ville virent apparaître les bataillons espagnols des premières troupes de blocus. Un grand nombre de personnes voulurent, paraît-il, quitter la place, avec leurs meubles et leurs objets précieux, mais le général Rey s'y opposa, et ils eurent à souffrir toutes les rigueurs du siège. A partir du 7 juillet, toutes les armes, jusqu'à l'épée la plus inoffensive, leur furent enlevées par voie de visites domiciliaires, et il en fut de même des outils de charpentiers ou de maçons qui pouvaient être enfermés dans les maisons. Tous les cœurs battaient pour la prise prochaine de la ville, et les prisonniers anglais et portugais qui furent faits par les troupes de la défense, le jour de l'assaut du 25 juillet, furent promptement secourus, et les blessés placés dans la paroisse de San-Vicente, soignés par les habitants.

Pendant ce temps, les batteries de l'armée de siège ne cessèrent de

faire pleuvoir sur la ville une grêle de projectiles; depuis le 23 jusqu'au 29 juillet, 63 maisons voisines de la brèche furent incendiées, mais grâce aux prompts secours qui furent apportés, les flammes furent éteintes et jusqu'au jour du dernier assaut que nous venons de raconter, il n'y eut pas d'autre incendie dans toute l'étendue de la ville. Ce fut avec la plus grande anxiété que l'on vit tout préparer pour la prise de la ville. Les souhaits les plus ardents furent faits par les habitants pour leur prochaine délivrance, et leur joie fut à son comble lorsqu'ils virent les troupes françaises battre lentement en retraite dans les rues. Quoique ces braves soldats eussent résisté de manière à recueillir les hommages de tout ce qui portait une épée en Europe, les habitants de la ville qui eurent tant à se plaindre de leurs prétendus libérateurs, prétendirent avoir vu, dans leur délire, les héroïques grenadiers noircis par la poudre, fuir en désordre vers le château.

Quoiqu'il en soit, le patriotisme des habitants fut exalté par la sanglante victoire que venaient de remporter les alliés. Les mouchoirs des dames de la ville s'agitaient aux fenêtres et aux balcons, mais les soldats vainqueurs, qui s'étaient répandus dans la cité, répondirent à ces témoignages d'amitié par une fusillade meurtrière dirigée sur ces mêmes balcons, et dans lesquels, dit le manifeste espagnol, beaucoup périrent victimes de l'effusion de leur amour pour leur Patrie. C'était là en effet, un triste présage de ce qui allait succéder.

Depuis onze heures du matin, les notables s'étaient réunis dans la salle principale de l'Hôtel-de-Ville, lorsqu'une colonne anglaise parut sur la place. L'Alcalde alla la recevoir avec les personnes qui l'entouraient, et après avoir embrassé le commandant, le pria de les mener auprès du général. En traversant les rues encombrées de cadavres, ils furent insultés par un capitaine anglais, et ayant passé la brèche, ils arrivèrent près du général Hay, par qui ils furent bien reçus. Mais pendant que les plus grandes démonstrations d'amitié étaient faites par les vainqueurs aux Français qui avaient été pris, les armes à la main, dans l'intérieur de la ville, la fureur du soldat vainqueur se tourna contre les malheureux habitants.

Les descriptions les plus extraordinaires ne peuvent réussir à peindre cet effroyable tumulte. Le pillage, le viol, l'assassinat régnerent en maîtres, et l'incendie, qui fut mis à plusieurs maisons à la fois, fit naître la plus grande épouvante. On entendait de tous côtés les cris horribles des femmes de tout âge violées par les soldats furieux. Les

épouses, dit le Manifeste, furent forcées, sous les yeux de leurs maris, les filles devant leurs mères. Une malheureuse enfant vit sa mère assassinée devant elle, et elle-même fut violée par une soldatesque effrénée sur ce cadavre chérie. Une autre malheureuse jeune fille, dont les cris se firent entendre toute la nuit, au coin de la rue San-Jerónimo, fut trouvée à l'aube, attachée à une barrique, entièrement nue, et après avoir assouvi la fureur lubrique de ces bêtes féroces, percée d'un coup de baïonnette qu'on avait laissé dans le corps; nombreux les habitants qui furent tués en voulant se sauver à travers les rues, les enfants eux-mêmes ne furent pas épargnés. Les Français réfugiés dans le château frémissaient de rage en entendant ces cris de détresse. Une maison de la calle Mayor fut incendiée par les soldats anglais, qui dansèrent joyeusement à la lueur des flammes.

Mais les malheurs de Saint-Sébastien ne devaient pas s'arrêter là. Toute la ville était en flammes. En outre des troupes qui y avaient pénétré après l'assaut, une foule de soldats de l'armée alliée accouraient au pillage. Ceux du camp d'Astigarraga s'étaient précipités menant avec eux des mules et des bêtes de somme, pour enlever plus aisément les objets qui pourraient tenter leur convoitise, et les équipages des vaisseaux anglais qui se trouvaient au port de Passage enlevèrent les objets les plus lourds et les plus encombrants. Un marché public fut ouvert à proximité du quartier général anglais, sans que l'on fit rien pour réprimer ces affreux excès. Les vases sacrés de l'Église de Santa-Maria, qui avaient été cachés dans un réduit secret, furent trouvés et vendus par un soldat portugais.

Comme l'incendie n'allait pas assez vite, les soldats alliés le propagèrent au moyen de matières inflammables et d'artifices: ainsi périt Saint-Sébastien: de 600 maisons qui existaient avant le siège dans son enceinte, 36 seulement restèrent debout, et encore parce qu'elles étaient pour ainsi dire occupées par la garnison et qu'elles étaient adossées à la muraille extérieure du château. Les deux Églises furent préservées, car elles servaient d'hôpitaux et de quartiers aux vainqueurs. Tout ce qui restait devint la proie des flammes. La plupart des maisons qui étaient à trois et quatre étages s'écrulèrent avec un inexprimable fracas. La maison consistoriale ou Hôtel-de-Ville, qui était superbe, la belle place neuve, n'étaient plus qu'un monceau de ruines. Il fallut les travaux extraordinaires et l'énergie sans pareille de cette brave population, pour faire renaître leur ville de ses cendres, presque

sans secours et sans appui. Ils furent abandonnés de tous, comme s'ils avaient mérité leur sort.

Nous ne nous attarderons pas davantage à ce récit. Nous ne raconterons ni les indignations de Wellington, ni les efforts que firent pour disculper leurs soldats de cette horrible action, les historiens anglais, qui ont écrit sur ce siège mémorable, et qui n'hésitèrent même pas à accuser les Français d'avoir mis le feu aux maisons en se retirant de la brèche, quoiqu'ils ne puissent guère expliquer les excès et les assassinats. Quelques auteurs espagnols disent que le grand commerce que cette ville faisait avec la France, et qui avait toujours excité la jalousie des anglais, fut cause de sa ruine. Mais quand Wellington arriva le lendemain de l'assaut, il trouva que sa conquête n'existait plus, et que les pertes immenses faites par les colonnes d'attaque ne compensaient pas les résultats obtenus.¹

Trois généraux, Leith, Oswald et Robinson avaient été blessés dans les tranchées. Sir Richard Fletcher, ingénieur en chef, fut tué, et le colonel Burgoyne, qui lui succéda, fut blessé. Les volontaires avaient perdu la moitié de leur effectif; les autres régiments furent atteints dans les mêmes proportions. Les alliés perdirent dans cette journée 2.573 hommes tués ou blessés, et jusqu'au 1^{er} septembre, le total général fut, d'après le rapport de Sir T. Graham, de 5.069 hommes. Le désastre eût été bien plus grand si la grande mine chargée de 1.200 livres de poudre qui avait été placée sous la tour de los Hornos n'eut eu le saucisson coupé au moment de l'attaque.

«De notre côté, dit le général Rey, nous perdîmes 250 hommes tués et 270 faits prisonniers, la plupart blessés, qu'on fut obligé d'abandonner dans l'église de Saint-Vincent, faute de pouvoir les loger au château; seulement on les recommanda à l'humanité du général Graham. Nous eûmes à regretter, parmi les morts, le chef de bataillon Gilet, commandant du génie; le chef de bataillon Gramaille, du 1^{er} de ligne; le chef de bataillon de Luppé, des chasseurs de montagne; le capitaine du génie Saint-Georges et le lieutenant des pionniers Westrein. Le capitaine d'artillerie Gorse qui, avec sa pièce de 4, avait si puissamment contribué à la défense des brèches, fut grièvement blessé, de même que le capitaine Pavy, commandant du château. Le gouverneur, les colonels de Songeon et de Sentuarez, et le chef de bataillon

(1) GLEIG: *Journal d'un subalterne, Journal de Larpent.*

Blancard, du 62^e, furent blessés légèrement ainsi que le chef de bataillon Brion, commandant de l'artillerie, les capitaines Hugon et Dangueraud, et le lieutenant Mallet de la même arme.

Il fallait enfin se décider à attaquer le château situé sur le mont Urgull. Le 1^{er} septembre, l'ennemi reprit son feu tandis que l'artillerie des Français était presque anéantie; les abris voûtés faisaient presque complètement défaut, et ils furent écrasés par les bombes et les obus. Ne sachant que faire de leurs prisonniers, qu'ils ne pouvaient plus préserver, ils les mirent à la vue de l'ennemi autour d'un petit magasin à poudre qui était surmonté d'un pavillon noir. Mais les coups furent aussitôt dirigés sur ce point et trente-quatre soldats anglais périrent victimes de la barbarie de leurs frères d'armes.

Les troupes assiégeantes continuèrent à travailler à leurs batteries, et tous les clochers et les terrasses des maisons élevées furent couvertes de bouches à feu, et le matin du 8 septembre, 59 pièces de canon, dont 25 mortiers ou obusiers, firent pleuvoir une grêle de projectiles sur le château qui, ayant vu sauter un dépôt de munitions, ne fut bientôt plus qu'un monceau de décombres.

On ne pouvait tenir davantage; à midi, le gouverneur fit arborer le drapeau blanc, et le colonel de Songeon se présenta pour traiter de la reddition de la place. Lorsqu'il fut présenté au général Sir T. Graham, celui-ci l'embrassa, et lui présentant une plume, lui dit: «Monsieur le colonel, lorsqu'on s'est défendu ainsi que vos troupes l'ont fait, on n'est pas vaincu, et l'on a le droit de dicter des conditions; écrivez-les....» «Monsieur, répondit le chef d'état-major du général Rey, nous ne demandons que les honneurs de la guerre, et le transport en France de nos blessés. Nous ne pouvons exiger d'autres conditions, car il ne nous reste plus même un boulet pour soutenir la négociation dont je suis chargé.» La capitulation fut signée aux conditions demandées.

Ce fut le lendemain un spectacle superbe et qui fit une impression profonde dans les âmes des soldats anglais. La garnison défila avec les honneurs de la guerre; de 3.200 hommes, elle était réduite à 1.858, sur lesquels près du 500 malades ou blessés. La place pouvait tenir huit à dix jours, elle tint soixante-treize jours de tranchée ouverte et trente-neuf de brèche, et reçut neuf assauts, dont six au corps de place.

La consommation des munitions faite par les Anglais est extraor-

dinaire, car ils tirèrent sur la ville 70.831 boulets, bombes et obus, et employèrent 5.579 barils de poudre de 90 livres.

L'Empereur Napoléon éleva d'un grade la presque totalité de la garnison et s'empessa de faire échanger ces braves soldats qui revinrent assez tôt en France pour prendre part aux dernières batailles de l'Empire.

Ainsi tomba Saint-Sébastien; des plaques commémoratives rappellent non pas les hauts faits de nos braves soldats, mais les malheurs dont la ville fut accablée. Le désastre est gravé en lettres d'or sur des plaques de marbre noir:

Rue du 31 Août, primitivement rue de la Trinité, on lit: *Calle de XXXI de Agosto, única que en este día del año MDCCCXIII se libró del incendio.* «La seule qui en ce jour dé l'an 1813 échappa à l'incendie».

A l'entrée de la rue *San-Jerónimo*, qui même perpendiculairement à la rue du 31 Août, on lit d'un côté:

*XXXI de Agosto de MDCCCXIII
Los aliados toman por asalto esta ciudad
Ocupada por el ejército invasor,
La incendian, la saquean y degüellan
Gran número de sus moradores.*

«Le 31 août 1813, les alliés prennent d'assaut cette ville occupée par l'armée d'invasion, la brûlent, la saccagent et égorgent grand nombre de ses habitants».

En face:

*VIII de Setiembre MDCCCXIII
reunidos en Zubieta los habitantes dispersos
à consecuencia de la hecatombe del XXXI de Agosto
acuerdan reedificar la ciudad
presa todavía de las llamas.*

«Le 8 septembre 1813, réunis à Zubieta, les habitants dispersés à la suite de l'hécatombe du 31 août, décident de réédifier la ville en ce moment la proie des flammes».¹

Les nombreux Français qui vont chaque année la visiter par milliers, peuvent dire combien ils ont réussi.

M. E. DUCÉRE.

(1) A. PLANTÉ: *San Sebastián*